

Prologue

Le village était désert à cause de l'épais rideau de pluie qui s'abattait sur les environs depuis presque cinq jours. Mais l'averse n'empêchait pas les commères de se rassembler : ce jour-là, leur sujet de médisance était la femme qui vivait isolée avec son bâtard. Elles ne l'avaient pas vue au marché depuis quelques semaines et elle semblait souffrante lors de sa dernière apparition ; elles suspectaient donc qu'elle était à nouveau enceinte et qu'elle se cachait en attendant la naissance de son second mouflet. Oui, il ne pouvait s'agir que de cela : un homme ne lui rendait-il pas visite de temps à autres ?

Si les langues de vipère étaient entrées dans la chaumière à l'écart du village, elles auraient su à quel point elles se trompaient. La jeune femme n'était pas enceinte : elle était mourante. Depuis son exil à la campagne, sa santé s'était peu à peu dégradée sans qu'elle le montre. Elle avait réussi à brièvement améliorer son état avant qu'il empire à petit feu ; elle sentait que cette fois elle ne s'en remettrait pas, même en usant de tous les remèdes. Cela faisait déjà deux semaines qu'elle ne quittait plus la maison et s'en remettait à son fils.

L'homme qu'elle haïssait le plus au monde était sur le point de réussir à se débarrasser d'elle. Elle lui avait envoyé une lettre le prévenant de sa fin prochaine et ne doutait pas une seconde qu'il viendrait la voir s'éteindre. Elle espérait avoir rendu l'âme avant qu'il puisse y assister.

Mais que deviendrait Joris ? Le petit garçon n'avait pas encore dix ans et ne résisterait pas bien longtemps à cet homme

cruel s'il lui mettait la main dessus. Et elle aurait beau lui intimer de filer loin de là, il refuserait probablement de la quitter alors qu'elle était si mal en point. Il le faudrait néanmoins.

La mère mourante vit entrer son fils, un bol de soupe tiède dans les mains. Depuis qu'elle était alitée, le garçon faisait bouillir une marmite au-dessus du feu et venait la nourrir toutes les trois heures. Il paraissait inquiet mais pensait qu'elle serait bientôt sur pied.

« Maman, lui dit-il en lui tendant une cuillerée, il faut que tu manges.

– Joris, c'est très gentil à toi de veiller sur moi, mais je n'ai pas faim.

– Tu dois reprendre des forces ! insista-t-il, la main légèrement tremblante. Sinon tu vas mourir ! »

Elle fit un effort considérable pour tendre le bras et caresser la joue si douce du petit. Elle savait que c'était la dernière fois qu'elle faisait ce geste ; elle n'en aurait plus jamais la force.

« Mon chéri, écoute-moi bien. Tu ne peux plus rien pour moi. Je n'ai plus d'énergie, le mal m'a trop rongée pour que je guérisse. Il ne me reste que très peu de temps à vivre. »

L'enfant se mit à pleurer doucement, l'écuelle de soupe entre ses petites mains, mais ne dit rien.

« Lorsque j'aurai rendu mon dernier souffle, poursuivit-elle, quelqu'un de très méchant va venir. S'il te trouve il va te faire du mal, alors je veux que tu me promettes de t'en aller le plus loin possible d'ici dès que je serai morte. »

Le petit hocha la tête et posa ce qu'il tenait sur le sol. Il se blottit contre sa mère qui le serra doucement. Une idée vint à la mourante. L'enfant avait le même don qu'elle ; il n'en était qu'aux balbutiements, mais son potentiel était immense. Elle

ne pouvait pas le laisser démuní.

Doucement, elle posa la main sur la tête de son fils et
récita d'une voix faible :

*« Souviens-toi de quoi faire
Si un jour ils te rabaissent
Et te jettent plus bas que terre.
Ta douceur n'est pas faiblesse,
Et s'ils prennent ta bonté
Pour une faille à exploiter,
Ne cherche pas querelle
Tu es encore trop frêle.
Sois patient, viendra le temps
Où changera le sens du vent.
Ce jour, dévoile ton vrai visage
Et l'étendue de ta rage. »*

Elle prit une profonde inspiration et insuffla
péniblement toute sa magie dans sa main pour la transmettre à
l'enfant.

*« Réveille
Ce qui en toi sommeille.
Lâche le loup et le dragon,
Déchaîne la pluie et le typhon.
Prouve que ta bienveillance
Cache une terrible puissance,
Montre à des adversaires
À quoi ressemble l'Enfer
Lorsqu'il revêt forme humaine.
Et que de cette engeance
Les suppliques restent vaines*

Si tu n'es repu de vengeance. »

La dernière goutte de son pouvoir transmis, la jeune femme retira la main. Elle haletait et son fils releva la tête. Le bras de la mère retomba mollement, sa respiration se calma, et elle esquaissa un léger sourire en fermant les yeux pour la dernière fois.

« Je t'aime... »

Livre III

Chapitre 01

Détente

Le coup partit sans prévenir et l'atteignit au bas-ventre. Déséquilibrée, elle tomba vers l'arrière et atterrit lourdement sur le sable de l'arène. Tout autour, un murmure choqué s'éleva à la vue de la reine étendue qui grimaçait ; son adversaire, parfaitement au fait des techniques efficaces et des coups bas, avait touché un point sensible et elle était à deux doigts de hurler de douleur.

Mais contre toute attente, Elaine éclata de rire. Ræghar s'approcha et lui tendit une main cordiale.

« Vous allez bien ? » lui demanda-t-il en cornélien.

Comme Benna pour la langue commune, la souveraine n'avait pas chômé. Tous les soirs avant le coucher, Ræghar donnait une leçon de cornélien à la jeune femme. Un mois et demi plus tôt, il lui avait proposé de lui apprendre sa langue natale et l'idée était restée à l'état de projet jusqu'à ce que la jeune femme décide de la concrétiser.

Mais l'heure n'était pas à la linguistique, le maître d'armes ayant réuni les époux afin qu'ils s'affrontent dans l'arène. Bien sûr, cette confrontation avait attiré la moitié de la garde et une flopée de courtisans : les premiers avaient pu entrer tandis que les seconds avaient été refoulés à l'entrée car l'art du combat ne les concernait pas.

Elaine prit la main de son consort et se releva.

« Pas trop mal, répondit-elle en replaçant derrière son

oreille une mèche échappée de sa tresse ?

– On y retourne, alors ? »

En guise de réponse, elle se redressa et raffermi sa prise sur la garde de son épée de bois. Ræghar sourit légèrement et se remit lui aussi en place. Le maître d'armes, bras croisés, donna le signal et le couple bondit en avant ; les armes s'entrechoquèrent et bientôt Elaine prit un violent coup au bras qui la fit reculer d'un pas. Voyant la pointe du bâton ennemi se rapprocher, elle esqua et riposta d'une taille dans la hanche de son adversaire qui n'en sembla pas destabilisé. Sans qu'elle puisse anticiper son geste, Ræghar la frappa dans le creux du genou et elle perdit l'équilibre, tombant face contre terre dans l'arène.

Elaine releva la tête, le visage et la bouche ensablés, avant de sentir une légère pression dans son dos. Vaincue, elle roula sur le côté et le bout de l'arme de bois se posa sur sa poitrine. Elle ferma les yeux et soupira. Ce n'était pas la première fois qu'elle essuyait une défaite à l'entraînement, mais celle-ci était de loin la plus cuisante ; pourtant, elle n'en éprouvait aucune colère. Elle avait même envie de recommencer.

Mais Ræghar n'était pas de cet avis : il l'aida à se relever et la regarda.

« Je crois que cela suffit, Majesté.

– D'accord, convint-elle en baissant son arme. Arrêtons-nous là pour aujourd'hui. Mais je ne compte pas abandonner si facilement. »

L'homme haussa les sourcils puis sourit brièvement. Le maître d'armes avait arrangé leur affrontement car il voulait tester la jeune femme. La mettre au défi de battre un adversaire autre que lui était un bon exercice auquel Ræghar avait accepté de se plier avec quelques réticences.

Le constat était édifiant : elle avait beaucoup de progrès à faire. Il ne l'avait pourtant pas battue à plates coutures, évitant de la frapper trop fort, se contenant de la déséquilibrer et l'envoyer au tapis. De tous les coups qu'elle avait reçus, seul celui au bas-ventre lui faisait encore mal, les autres n'émettant qu'une douleur sourde qui disparaîtrait bientôt pour ne laisser que des ecchymoses.

« Revenez-vous au Palais ou restez-vous ici ? lui demanda-t-elle en tendant son sabre de bois au maître d'armes.

– Permettez que je m'attarde un peu. J'ai promis à Benna que je l'affronterai, et je ne voudrais pas manquer à ma parole.

– Bien. Mais n'oubliez pas que je vous attends pour le dîner. »

Sur ces mots, elle fit volte-face et sortit de l'arène sous les yeux légèrement moqueurs des soldats ; voir la reine se faire ainsi malmener était un spectacle rare, et l'homme qui l'avait frappée était un privilégié. Elaine devinait que Ræghar venait de grimper dans leur estime, ce qui s'avérerait bénéfique s'il devait les mener sur le champ de bataille.

La probabilité que cela arrive augmentait de jour en jour. Depuis que les troupes de Freding avaient annexé la ville de Laguna un mois plus tôt, la menace de la guerre planait sur Dragnof et Cornel. Les souverains de ces royaumes n'avaient pas encore organisé de rencontre afin de définir la marche à suivre, mais cela ne tarderait sûrement plus.

C'était pour se préparer à cela qu'Elaine avait décidé de perfectionner son cornélien. Beaucoup ne la prenaient pas au sérieux parce qu'elle était une femme, et elle perdrait définitivement la face si elle devait avoir recours à un interprète pour comprendre ce qu'on lui dirait. Passer pour une idiote devant le roi Rocter était bien la dernière chose qu'elle

voulait.

Une voix l'extirpa de ses pensées et lui fit tourner la tête : Belserion s'était incliné devant elle. Depuis son retour de Cornel après une expédition secrète, le Premier ministre exposait moins ses idées à la reine. Et il avait raison : la confiance qu'elle lui accordait s'était écornée quand il s'était introduit dans la demeure d'un haut dignitaire cornélien pour récupérer la tête d'un mage.

« Qu'y a-t-il, Sire ? lui demanda-t-elle sans animosité en continuant de marcher.

– Nous avons reçu un message de l'avant-poste de la frontière Est. Des éclaireurs fredingeois ont tenté de s'introduire dans notre royaume mais ont été repoussés.

– Alors je suppose qu'il faut nous préparer à ce qu'ils reviennent avec des renforts. Nous aborderons ce sujet au Conseil demain, mettez-le à l'ordre du jour.

– Bien, Votre Majesté. »

Sans un mot de plus, le dragon s'inclina à nouveau et fit volte-face pour s'engouffrer dans le portail magique le plus proche. Elaine poursuivit sa route jusqu'à ses appartements sans saluer les courtisans qui lui faisaient des courbettes. Depuis un mois et demi que Freding avait envahi l'Est de Plava ils avaient redoublé d'obséquiosité, surtout les hommes qui étaient éligibles pour partir faire la guerre. Et entre le confort de la Cour et la rudesse de la campagne militaire, il était évident qu'ils préféraient le premier choix.

La jeune femme arriva devant la porte de sa chambre, où étaient désormais postés deux gardes. Cette mesure avait été prise par précaution en temps de guerre, surtout pour constituer un premier obstacle à un assassin potentiel. Les soldats se redressèrent à la vue de la reine qui leur intima le repos avant de s'engouffrer dans sa chambre.

La porte refermée, elle grimaça ; si elle n'avait presque pas ressenti de douleur dans l'arène, désormais son corps tout entier lui faisait mal. Les coups de Ræghar avaient vraiment fait mouche... Mais étrangement, la souffrance lui était aussi pénible qu'agréable : elle lui prouvait qu'elle était en vie.

Mais elle ne manquerait pas de prendre sa revanche sur Ræghar un jour ou l'autre.

~ ~ ~ ~ ~

Ræghar passa la main dans ses cheveux en soupirant. Topaal étira l'encolure et il sentit les muscles de son dos bouger sous ses fesses. Il avait choisi de monter sans selle pour travailler son équilibre. C'était un excellent exercice mais il n'avait pas souvent l'occasion de chevaucher ainsi.

Cette promenade de fin d'après-midi était exactement ce dont il avait besoin pour oublier un peu ses devoirs royaux. Non que son statut de consort lui déplaisait, bien au contraire ; mais après l'entraînement intensif où il avait enchaîné les duels, il n'avait aspiré qu'à prendre un peu l'air juché sur son étalon. Lequel n'avait pas rechigné à lever le nez de son foin pour aller se dégourdir les jambes. Normalement, le consort montait le matin mais une audience publique avait attiré son attention et il y avait assisté, debout sur les marches de la salle du trône.

Pendant que la reine était au Conseil, il avait longuement discuté avec Zareb et Occo. Grâce à leur condition de changelins, le premier avait l'ouïe fine et le second une vue hors du commun ; ils étaient donc d'excellents glaneurs d'informations. Mais ce jour-là, ils n'avaient rien eu de pertinent à rapporter et les trois hommes avaient abordé un sujet qui commençait à les inquiéter : où étaient Kiroto et son

apprenti ? Ils auraient dû arriver à Niphiane depuis plusieurs semaines déjà, or il n'y avait aucune trace d'eux. Et ils ne pouvaient s'être perdus en route, le nez de loup de Kiroto étant plus efficace que celui d'un limier de chasse.

Pour intimer à son cavalier de sortir de sa rêverie, l'étalon baissa violemment la tête et Ræghar partit vers l'avant, manquant de tomber.

« Charogne, va. » protesta-t-il en riant tandis que Topaal relevait l'encolure.

Au pas, ils retournèrent en direction de la ville ; l'heure du dîner approchait et il valait mieux que le consort n'y arrive pas en retard. La reine savait qu'il aimait vaquer à ses occupations après l'entraînement et ne s'offusquerait pas qu'il arrive après l'heure prévue, mais il préférerait ne pas se faire désirer.

Quelques mètres derrière eux, Benna gardait un œil sur le consort. Il était bon cavalier, portait sa cuirasse et était armé, mais elle l'avait suivi pour s'assurer qu'il ne lui arriverait rien. Son supérieur lui était précieux et elle était prête à donner sa vie pour lui. Elle le lui avait promis et entendait bien ne pas être parjure.

L'homme attendit la jeune femme au poste de garde où deux sentinelles se tenaient raides comme des piquets en présence du consort. Ræghar, qui n'avait constaté sa présence à l'aller que lorsque la jument de Benna avait henni, s'abstint du moindre commentaire : il aurait beau lui interdire de le suivre, elle le ferait tout de même.

« Rentrons, lui dit-il en cornélien alors que Topaal se remettait au pas.

– Tu t'es assez ressourcé ? demanda-t-elle dans la même langue.

– Oui. J'avais besoin d'un peu de calme, de m'éloigner

un temps du Palais. »

Il se faisait chaque jour un peu plus à la vie royale mais se retrouver dehors lui était parfois nécessaire. Depuis son couronnement en tant que prince consort, trois conseils de guerre avaient eu lieu mais ils n'avaient mené à rien. Et le prochain ne serait pas plus utile si la situation ne changeait pas d'ici là : les troupes de Freding tenaient toujours le siège de Mondcrowedforth et la ville fortifiée résistait. Chaque camp attendait que l'autre cède, mais tous deux étaient tenaces et le choc des déterminations finirait sûrement par défavoriser les assiégés.

Ræghar secoua la tête pour chasser ses réflexions ; l'heure n'était pas encore à la stratégie ni à la guerre. Pour le moment il avait un autre combat à mener, plus subtil et de longue haleine : affronter la Cour et ses vipères.

~ ~ ~ ~ ~

Assis dans le boudoir de la reine, le couple royal s'adonnait à la leçon quotidienne du soir. La jeune femme, munie d'un dictionnaire cornélien, peinait à traduire une phrase tandis que Ræghar l'observait, les bras croisés et armé de patience.

Il avait écrit une phrase sur un parchemin et Elaine avait pour objectif d'en comprendre le sens. Elle connaissait déjà certains mots mais cela ne l'aidait pas vraiment. Les pages tournaient à pleine vitesse tandis qu'elle cherchait l'équivalence d'un mot cornélien en langue commune, et lorsqu'elle finissait par le trouver elle ne notait consciencieusement sur le parchemin.

Après quinze minutes de mot-à-mot, le sens finit par se

dégager : "Vous encore avoir travail à faire avant vous pouvoir traduire cela facilement". Pas besoin de reformuler correctement pour saisir le message.

Elaine ferma les yeux puis les darda sur son époux qui arborait un sourire narquois.

« Très drôle..., railla-t-elle en reposant la plume.

– N'est-ce pas la vérité ? Cela devrait vous prendre une minute, or vous avez mis bien plus de temps.

– C'était la première fois que vous me mettiez ainsi à l'épreuve ! s'exclama-t-elle. Comment voulez-vous que j'excelle dans un exercice dont je n'ai pas l'habitude ?

– *Eg zsi qyiwi, auy gsuryl seki vewomw szog jub e ruwn zoxi...* »

Elle leva les yeux : il avait le don de lui répéter cette phrase à chaque fois qu'elle émettait une plainte pendant la leçon. « *En tant que reine, vous auriez dû le savoir depuis longtemps.* » lui assenait-il calmement, ce qui était parfaitement juste : elle aurait dû se mettre au cornélien dès son arrivée à Niphiane lorsqu'elle avait six ans, pas alors que la guerre menaçait de frapper son royaume.

« Mais vous vous êtes bien débrouillée, pour une première fois. » tempéra-t-il, son rictus creusant une fossette dans sa joue.

La jeune femme se leva d'un bond, referma les livres ouverts sur la table et regarda son époux pour lui signifier qu'elle souhaitait mettre fin à la leçon. Ræghar haussa les sourcils, prit la plume et écrivit à nouveau au désespoir d'Elaine.

Cette fois, il ne fallut pas longtemps à la souveraine pour comprendre :

« Quand allez-vous tenter l'expérience ? »

Elle savait de quoi il parlait. Un mois auparavant, il

était revenu de la frontière Nord de Dragnof avec une ressource précieuse : des spores de tirpsé qui, diluées dans l'eau, émettaient de l'énergie magique qui permettait une communication avec les défunts. Par ce moyen, Ræghar avait revu son oncle et père adoptif, qui lui avait appris la raison de son adoption ; mais Elaine n'avait pas encore trouvé le temps de se plonger dans ce type d'eau.

Et à vrai dire, elle avait peur de se lancer. Si cela fonctionnait, qui verrait-elle ? Qu'apprendrait-elle sur son passé ? Et surtout, supporterait-elle les révélations si elles avaient lieu ? Ces questions la perturbaient. Mais si Ræghar lui apportait son soutien et lui avait promis de rester avec elle quand elle déciderait de passer à l'acte, cela ne la rassurait pas suffisamment. Elle savait qu'il ne se faisait pas insistant pour la pousser mais parce que le pouvoir des spores s'estomperait bientôt.

« Demain, lâcha-t-elle du bout des lèvres.

– Elaine, s'empressa-t-il de dire, craignant de lui forcer la main, vous n'êtes pas obligée si vous ne le voulez pas.

– Si je ne le fais pas, alors vous aurez ramené ces spores pour rien. Il n'en est pas question. Et peut-être que je regretterai un jour de ne pas l'avoir fait. Alors demain soir, nous ferons l'impasse sur la leçon et je prendrai un bain particulier. »

Il opina et caressa sa main.

« Bien. Je ferai en sorte de ne pas mourir entre-temps. »

Sans lui laisser le temps de réagir, il déposa un baiser sur le front de son épouse et tourna les talons pour partir vers leur chambre. Elaine le regarda s'éloigner, le cœur serré mais heureuse d'avoir enfin pris une décision.